



HAL
open science

Chaque jardin est donc un indice de la planète

Hervé Brunon

► **To cite this version:**

Hervé Brunon. Chaque jardin est donc un indice de la planète. Revue générale : Réflexion et culture, 2024, 2024/2, p. 17-26. halshs-04684485

HAL Id: halshs-04684485

<https://shs.hal.science/halshs-04684485>

Submitted on 2 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Hervé Brunon

Chaque jardin est donc un indice de la planète

Propos recueillis par Frédéric Saenen

C'est bien connu, « il n'y a pas de hasard, il n'y a que des rendez-vous ». Vous venez de publier un « Que sais-je ? » sur l'Histoire des jardins. Un entretien s'imposait pour définitivement nous cultiver sur le sujet. Mais permettez-moi une question de détail pour commencer : vous mentionnez que, en 1954 paraissait la première édition du « Que sais-je ? » traitant de L'Art des jardins. On le devait à l'éminent latiniste Pierre Grimal. Pourquoi était-ce lui qui s'était chargé de ce sujet ?

Il faut savoir que Grimal avait consacré sa thèse, publiée en 1943, aux jardins romains, et il se raconte que, lors de sa soutenance, les mandarins de la Sorbonne lui reprochèrent d'avoir choisi un sujet « frivole » qui n'aurait pas mérité qu'on lui consacraît un tel travail, alors que justement Grimal s'était efforcé de montrer à travers sa recherche que le jardin était une clef de lecture de la civilisation romaine. Quand il publie donc en 1954 *L'Art des jardins*, Grimal a déjà à son actif plusieurs publications de synthèse, parmi lesquelles son important *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine* et, en 1953, deux premiers « Que sais-je ? », respectivement sur la mythologie grecque et sur la vie à Rome dans l'Antiquité. Il était déjà en contact avec les Presses Universitaires de France, c'est donc assez

logiquement que l'on a confié ce titre à un chercheur aguerri, doté d'une très belle plume. Il s'est fait aider par une historienne des jardins, Marguerite Charageat, qu'il remercie dans l'ouvrage. Aujourd'hui, ce titre est épuisé mais il a été repris quasiment dans son intégralité dans le recueil *Rome et l'amour. Des femmes, des jardins, de la sagesse*, publié chez Robert Laffont dans la collection « Bouquins » en 2007.

En synthétisant les débats sur qui a la primauté chronologique dans l'histoire humaine, du jardin potager ou de l'agriculture, votre ouvrage permet de réviser notre vision de la préhistoire. L'histoire de l'agriculture a aussi partie liée avec celle de l'irrigation, de la fabrication des outils, des modes alimentaires, de l'esthétique et de la géométrie (selon les tracés), quand ce n'est du droit (codification des pratiques, question de la propriété...). En cela, le jardin n'est-il pas, davantage qu'une pratique culturelle, un indice de civilisation ?

Beaucoup d'archéologues travaillent aujourd'hui sur ces questions très actuelles de la domestication des plantes et des premières formes agraires ou horticoles. Les débuts de l'agriculture semblent s'être déroulés dans de petits espaces, qui n'étaient pas des champs en monoculture mais bien des jardins ou étaient plantés des végétaux différents, à tubercules ou à graines, saisonnières (ce qui requérait une main d'œuvre moins abondante que les champs et n'imposait pas des capacités de stockage ou une organisation complexe du temps de travail). Le jardinage serait donc antérieur à l'agriculture.

Par rapport à la notion de civilisation, il est frappant de constater que les jardins ornementaux, liés au pouvoir, apparaissent dans la civilisation sumérienne au troisième millénaire avant notre ère, concomitamment à d'autres éléments fondamentaux pour définir une civilisation : l'écriture, l'urbanisme et l'État centralisé. Le vase

d'Uruk, conservé au musée de Bagdad, nous montre, sur son registre inférieur, la première représentation figurée d'un jardin, en l'occurrence un verger irrigué avec deux types de végétaux plantés en alternance, du palmier-dattier et du lin...

Existe-t-il d'ailleurs des sociétés humaines qui se passent complètement de cette notion, ou l'ignorent ?

Question complexe de savoir si le jardin est une notion universelle. Une amie anthropologue et sociologue, Françoise Dubost, la posait dans un très beau texte destiné à l'ouvrage que j'ai dirigé en 1999, *Le jardin, notre double. Sagesse et déraison*. Elle s'était intéressé à la façon dont les anthropologues avaient, au cours du XX^e siècle, envisagé la question du jardin. Tout laisse à penser qu'il n'est pas universel, et il y a des sociétés ou des cultures qui ne le connaissent pas. Avant tout celles de chasseurs-cueilleurs ou des aborigènes d'Australie, tout comme des Indiens d'Amérique du Nord avant la conquête européenne. En revanche, toutes celles qui reposent sur l'agriculture et l'élevage disposent semble-t-il de jardins, ornementaux ou de production. Il reste très peu de traces archéologiques bien sûr, mais les tout premiers jardins ont été vraisemblablement créés au cours du Néolithique, avec la domestication. Il faut signaler par exemple, d'après une étude publiée dans *Science* en janvier 2024 par une équipe de chercheurs en partie française, la découverte en Équateur, grâce à la méthode Lidar de « scannage » aérien au laser de la topographie, des vestiges, en pleine forêt amazonienne, de cités-jardins qui semblent remonter à au moins 500 avant notre ère.

À côté du jardin d'ornementation, il y a bien sûr le jardin d'exploitation, légumier ou fruitier. Mais parle-t-on vraiment de la même chose selon que l'on aborde l'un ou l'autre ?

Cette question est effectivement centrale. Depuis au moins le XVIII^e siècle, c'est la notion d'art des jardins – ce qui était d'ailleurs le titre du premier « Que sais-je ? » de Pierre Grimal – qui a été mise en avant. J'ai pour ma part choisi de décaler la problématique en parlant de l'histoire des jardins, ce qui veut dire de ne pas réduire le jardin à une forme artistique ou esthétique, ce qu'il peut être indéniablement, car le jardin est aussi une pratique, un lieu de production et ces deux versants doivent être considérés de concert afin d'avoir une vision globale du phénomène « jardin » dans son ensemble.

« Si l'histoire des jardins s'étend donc au moins sur cinq mille ans, l'historiographie des jardins n'a quant à elle émergé qu'au XIX^e siècle. » Comment expliquer un tel écart temporel ?

Pour répondre à cette question très intéressante, je prendrais peut-être un point de comparaison : quand on s'intéresse à *l'art* – qui comme nous l'enseigne la grotte Chauvet commence il y a au moins 35 000 ans environ –, on découvre que *l'histoire de l'art* ne semble débiter qu'en 1550 avec les *Vies* de Giorgio Vasari, pour se développer au fil des siècles. Il est vrai qu'il y a un certain nombre de domaines parmi l'ensemble des activités et pratiques humaines qui ont, très tôt, fait l'objet d'une historiographie. Je pense bien entendu à la guerre, avec l'exemple de Thucydide racontant les campagnes du Péloponnèse, ou encore à ce qui relève du politique. En revanche, de nombreux secteurs de la vie sociale n'ont été érigés au rang d'objets d'histoire que très tardivement. La mort n'en est devenu un qu'avec l'émergence de l'histoire des mentalités, l'histoire des sens et des sensibilités a quant à elle attendu des chercheurs comme Alain Corbin... Les jardins ont sans doute pâti, comme maints autres sujets, de ce décalage entre l'évolution de leur pratique

et la manière dont l'histoire les a pris en charge pour en faire le récit à travers le temps.

Plutôt qu'un simple découpage chronologique ou géographique, vous avez adopté une approche « thématique et problématisée ». Mais si l'on revient à une approche diachronique du jardin, constate-t-on que la dégradation fulgurante du climat dans les dernières décennies a impacté sur le plan mondial l'usage et la pratique du jardin ? Ou alors le vrai premier tournant dans le rapport au jardin remonte-t-il déjà à l'essor de la société industrielle ? Peut-on dire que le souci d'entretenir des jardins est inversement proportionnel à celui de laisser dans notre monde un part de nature à l'état sauvage ?

Effectivement, le jardin a été l'un des premiers points d'observation tangibles des effets du changement climatique. Ainsi, dès les années 2000, en Grande-Bretagne, une mission d'expertise a été confiée à un groupe de chercheurs coordonné par l'historien Richard Bisgrove, qui en a notamment rendu compte en 2008 dans le numéro thématique *Des défis climatiques* de la revue *Les Carnets du paysage*. Il s'agissait d'évaluer les effets du réchauffement global sur les jardins britanniques : on prévoyait par exemple que la fameuse pelouse anglaise ou *lawn*, ce gazon impeccablement tondu et parfaitement vert, allait devenir une sorte d'icône représentative d'un luxe désormais inaccessible. Certes, avant cela, l'avènement de la société industrielle a marqué un tournant, avec la démocratisation des pratiques jardinières, l'invention de nouveaux outils comme le sécateur, la tondeuse... mais ce n'est sans doute pas le seul tournant historique et il est complexe de ne définir qu'une dynamique unilinéaire. Voilà d'ailleurs pourquoi j'ai choisi de « problématiser » et de « thématiser » le propos, afin d'aboutir à une écriture que j'appelle « polychronique » – par analogie avec la musique polyphonique –, à travers une série de séquences diachroniques

agencées selon un fil conducteur qui se déroule chaque fois jusqu'au temps présent.

En ce qui concerne la notion de « nature sauvage », il faut se souvenir que, durant les Trente Glorieuses, au moment où triomphaient l'industrie pétrochimique, les engrais, les pesticides, la mécanisation, on avait tendance à vouloir des jardins impeccables, sans une seule mauvaise herbe. Les choses ont beaucoup changé, d'abord grâce à des précurseurs comme Gilles Clément dans les années 1970 avec son invention du « jardin en mouvement » basé sur l'observation de la friche, dans lequel c'est le jardinier qui choisit de laisser croître telle ou telle plante. Les expériences menées notamment en Europe du Nord ont abouti dans les années 2000 à un autre modèle d'entretien, celui de la « gestion différenciée », qui consiste à ne pas traiter tous les espaces avec la même intensité de soin. Dès lors, la part spontanée, les arbres morts, les prairies fleuries où abondent papillons et autres insectes pollinisateurs, vont prendre plus de place dans le jardin. Est-ce l'avenir ? C'est ce qu'appelle de ses vœux l'historienne Louisa Jones dans son très beau livre *Le Jardin ensauvagé* (Actes Sud, 2022). J'ai pour ma part choisi de conclure mon essai avec l'évocation de ce lieu incroyable qu'est la Jungle Karlostachys, créée en Normandie par Charles Boulanger il y a une quinzaine d'années : un jardin où s'enchevêtrent les plantes acclimatées et spontanées et qui potentiellement retournera peu à peu à la forêt...

Depuis la plus haute Antiquité, le jardin est associé au cosmos et au pouvoir. Avons-nous définitivement perdu ces deux aspects ? Le jardin d'aujourd'hui est-il encore une « hétérotopie » au sens où l'entendait Michel Foucault, alors qu'il semble s'être réduit à une métonymie de Gaïa, le vaisseau-terre, et avoir perdu aussi de son prestige symbolique et « dynastique » avec sa

démocratisation (jardins potagers ou décoratifs à usage individuel, jardins ouverts au public, etc.) ?

Je ne crois pas que ces aspects aient disparu, le cosmos est encore présent, il est d'ailleurs au cœur de la théorie du jardin planétaire de Gilles Clément, simplement ce n'est plus là le cosmos tel que les Anciens l'entendaient, mais c'est la biosphère, la planète Terre dans toute sa fragilité, qui correspond désormais à l'idée d'une nouvelle notion de jardin. Le pouvoir est lui aussi encore présent, on en trouve un exemple dans cette incroyable villa russe qu'a fait aménager Poutine dans le plus grand secret, ce qu'avait d'ailleurs courageusement dénoncé l'opposant Navalny. On peut aussi regarder du côté des Émirats Arabes Unis et de Dubaï, avec ces îles artificielles en forme de palmier par exemple, qui sont des formes renouvelées de jardins, associées avec l'idée de prestige. Le jardin est donc encore bel et bien une hétérotopie au sens foucauldien d'« espace autre » et son prestige symbolique ne s'est que renforcé, il n'est plus dynastique dans le cadre des sociétés démocratiques mais il est tout à fait présent.

Comment expliquer le rayonnement international des « jardinistes » français dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, qui travaillent à l'international (Édouard André) et édictent même des principes universels (Jean-Claude-Nicolas Forestier) ? Quelles étaient les qualités spécifiques de leurs travaux qui les ont imposés au reste du monde ?

Ces « jardinistes » (selon le mot de Forestier) français de la deuxième moitié du XIX^e siècle ont bénéficié de l'immense prestige des réalisations haussmanniennes, telles que les Buttes-Chaumont, la réhabilitation des Bois de Boulogne et de Vincennes, la création des squares, toute cette énorme opération urbanistique qui accompagne la métamorphose de Paris sous Napoléon III, et ils sont issus de ce

vaste « atelier » public. On pourrait évoquer ici d'autres paysagistes comme Jean-Pierre Barillet-Deschamps, qui s'est formé en œuvrant très tôt au projet des Buttes-Chaumont au côté d'Édouard André et travaillé en Belgique ou en Égypte. Il y a aussi des créateurs comme les frères Denis et Eugène Bühler qui travaillent notamment à Rennes et sont les auteurs de nombreux projets à travers la France. La diffusion à travers le monde d'un savoir-faire français du jardin s'explique d'une part par la situation de la France à l'époque, qui est à la tête d'une des premiers empires coloniaux du monde, mais aussi par la francophilie des commanditaires dans de nombreux pays, comme la Lituanie, où Édouard André a réalisé d'importants parcs.

La vocation esthétique du jardin interpelle. Vous rappelez que Jean de La Fontaine avait créé une muse moderne, Hortésie, représentant l'art du jardin. Le jardin serait-il la première forme d'expression artistique s'appuyant sur le vivant, en l'occurrence le végétal, et le mettant en scène, et n'est-il pas par là la réalisation la plus aboutie du fantasme de certains artistes de voir fusionner l'art et la vie ?

Le jardin est fondamentalement lié à la question du vivant, des plantes mais aussi des animaux, voilà pourquoi je consacre à ces derniers une section, qu'ils soient d'ailleurs réels ou sculptés... Cette manière de mélanger art et nature a été magnifiquement exprimée à la Renaissance par l'érudit siennois Claudio Tolomei au sujet d'une fontaine dans un jardin de Rome : « elle paraît à autrui tantôt un artifice naturel, et tantôt une nature artificielle, ». Ce double oxymoron croisé, formule très prisée par l'époque maniériste, manifestait la complète fusion dans le jardin de la nature et de la culture.

Le jardin, à commencer par celui d'Eden, est identifié à l'âge d'or ; mais à quoi pensez-vous que ressemblera le jardin du futur, mettons dans un siècle ? Sera-t-il uniquement à vocation conservatoire, comme certaines bibliothèques ?

J'ai choisi de terminer l'ouvrage sur quelques perspectives de recherches futures, parmi lesquelles on peut signaler l'étude des aires non-occidentales, en particulier à l'Afrique. Bien sûr on connaît des jardins au Maroc, en Égypte, mais longtemps on a pensé que l'Afrique subsaharienne ne disposait pas quant à elle de jardins, par extrapolation du constat du grand anthropologue africaniste Jack Goody en 1993, selon qui il n'y avait pas là de culture des fleurs. Des travaux récents invitent à nuancer cette idée tout comme la présence à Porto Novo, actuelle capitale du Bénin, d'une forêt sacrée, lieu qui depuis le XVII^e siècle a été diversement occupé et exploité : on y rendait la justice, on y consultait l'oracle et il est devenu un jardin colonial puis enfin botanique merveilleux.

Pour le reste, je suis assez pessimiste sur le devenir, voire la survie, de l'humanité à un siècle de distance. Cependant, je crois que dans les années à venir, le jardin répondra de plus en plus à la vocation de conservation de la biodiversité, que celle-ci soit sauvage ou cultivée – car la question de ce que l'on appelle la « sixième extinction de masse » est aussi cruciale que celle du changement climatique.

Depuis l'Égypte ou la Mésopotamie antique, on connaît les jardins botaniques où étaient ramenées des plantes de contrées lointaines. Il y a là ce que Gilles Clément appelle justement un phénomène de « brassage », issu du mélange des espèces liées aux activités anthropiques ou aux voyages, ou à la dispersion naturelle par les oiseaux, les insectes. Partout sur la planète aujourd'hui, on trouve rassemblées dans les jardins des plantes comme le rosier européen

ou damascène, l'érable du Japon, etc. Chaque jardin est donc un indice de la planète.

Qui dit jardin dit jardinier, souvent hissé au rang de « maître d'œuvre » quand il s'agit de jardins ornementaux commandités par des puissants. Comment évolue cette figure au fil du temps ? Existe-t-elle encore aujourd'hui ?

Il faudrait entreprendre une histoire générale des jardiniers. Cette figure magnifique apparaît dès la Mésopotamie antique, on le sait par des textes administratifs ou légaux comme des contrats, ou alors littéraires. Il y a ce récit sumérien, dit la légende du jardinier Šukaletuda, qui relate comment celui-ci attire la déesse Inanna (autre nom d'Ishtar) et abuse d'elle. On connaît aussi un très beau texte égyptien, le papyrus de Kheti, qui développe une satire des métiers et dépeint celui de jardinier comme le plus difficile de tous. La très longue histoire des jardiniers est riche d'une grande diversité de statuts : ceux qui assurent quotidiennement l'entretien n'ont pas le même rôle que ceux qui conçoivent les projets, comme les « dessinateurs de jardins », figure qui apparaît au début du XVII^e siècle et triomphe avec son représentant le plus éminent, André Le Nôtre, contrôleur des bâtiments du Roi. Il est assez frappant que certains paysagistes contemporains – je pense à Gilles Clément mais aussi au regretté Pascal Cribier ou à Louis Benech – réclament cette appellation traditionnelle de « jardiniers », à l'instar du grand créateur Russell Page qui avait intitulé ses mémoires publiées en 1962 *L'Éducation d'un jardinier...*

Et vous, Monsieur Brunon, quel jardinier êtes-vous ?

Ma foi, je pourrais dire que je suis un jardinier « plantomane » pour reprendre le magnifique néologisme forgé par Catherine de Russie ! J'ai commencé à jardiner très tôt, durant mon adolescence, dans le modeste jardin de ma grand-mère, au beau milieu de la plaine du

Forez au nord de Saint-Etienne. Éduqué par un vieux cousin, qui était paysan, j'ai très tôt mis les mains dans la terre. À travers une vie assez nomade qui m'a porté en Italie, j'ai presque toujours vécu dans des lieux qui m'offraient de me livrer à cette activité – jusqu'à aujourd'hui où j'ai la chance de disposer d'un petit jardin de 50 m² à Paris dans le Onzième Arrondissement, que j'ai baptisé l'Ermitage des bambous. Je ne vous cache pas avoir eu du mal à l'appréhender au début, à cause du manque de soleil dans un espace restreint et entouré de hauts murs, presque sans lumière directe ; néanmoins j'ai compris peu à peu, avec l'expérience, quelles plantes pouvaient s'adapter à ce genre de situation, comme les fougères ou les hostas. En fait, jardiner est avant tout une question d'observation, d'attention à ce qui nous entoure. Aujourd'hui, j'ai rassemblé plus d'une centaine d'espèces et de variétés, notamment des bambous, parmi lesquels des cultivars issus de semis de *Fargesia nitida* qui ont fait leur apparition depuis quelques années à peine à la suite de la floraison simultanée de cette espèce. Pascal Cribier, que j'évoquais plus haut, m'a enseigné que la modernité d'un jardin passait avant tout, non pas tant par des formes que par la présence d'hybrides et cultivars récents qui permettent de dater le jardin en fonction des progrès de la production horticole. Avec ses bambous et ses érables du Japon, mon petit jardin est un lieu plutôt asiatique, très ombragé, assez vert, dont l'ambiance repose essentiellement sur les feuillages, notamment dorés, avec quelques fleurs relativement discrètes – je suis fier de ces rares et capricieuses *Corydalis ochroleuca* que je suis parvenu à domestiquer. Sans oublier les chats des voisins, les couples de merles et de mésanges, et mes deux poissons rouges, Castor et Pollux, génies tutélaires de ce lieu qui est devenu comme une part de moi-même.